

**DOCUMENTAIRE** Dans «La Consultation», le médecin généraliste Luc Perino ouvre son cabinet à la réalisatrice Hélène de Crécy. Edifiant.

## Médecin de l'âme, malgré lui

PROPOS RECUEILLIS PAR  
RAPHAËLE BOUCHET

**A lire.** Luc Perino, *Humeurs médicales*, Ed. du Félin, 2006. *Carnets de santé*, Ed. Calmann-Lévy, 2004.

Elle est jeune et n'en peut plus de son travail. Elle n'en dort plus, elle déprime. Comme d'autres avant elle en cette journée ordinaire, elle vient confier ses peines à son généraliste, le docteur Luc Perino. C'est vrai, les vacances arrivent bientôt. Mais elle voudrait un congé supplémentaire pour se reposer, plusieurs semaines si possible. Perplexe, le médecin l'écoute, négocie longuement. Elle n'obtiendra que sept jours d'arrêt de travail. Déception.

Cinq mois durant, la réalisatrice Hélène de Crécy a planté sa caméra dans le cabinet du médecin lyonnais. *La Consultation*, son premier documentaire de cinéma, montre le défilé bouleversant des patients avec leurs petites blessures ou leurs pathologies lourdes, que le médecin pense bon an mal an. Bronchite, alcoolisme, dépression, schizophrénie, avortement... le film tend un miroir à une France «malade de la vie», où la médecine dérive, selon le diagnostic de Luc Perino. C'est grave, docteur? Entretien.

**Photo.** Luc Perino: «Les médecins sont complètement dépassés par le marché de la santé.» XENIX FILMS

**Le cabinet médical est le lieu de l'intime et du secret. Comment la réalisatrice vous a-t-elle convaincu d'y autoriser la présence d'une caméra?**

– Lorsque Hélène de Crécy m'a présenté son projet, j'ai trouvé son idée intéressante, mais irréalisable. J'étais convaincu que jamais les patients n'accepteraient d'être filmés durant leurs consultations. A force, elle m'a persuadé de tenter l'aventure et elle a eu raison: environ 60% des patients se sont prêtés au jeu. Ils ont compris qu'il ne s'agissait pas de voyeurisme, mais d'un regard tendre sur eux, la maladie et le médecin. On leur a demandé trois fois leur accord. Avant la consultation, bien sûr, et après – à ce moment-là, seules deux personnes se sont ravisées. Ensuite, on leur montré un premier montage de deux heures. Etonnamment, il n'y a eu aucun refus, même de la part de ceux qui ne se montrent pas tout à fait à leur avantage.

Concernant la déontologie, tout a été minutieusement préparé. Par leur témoignage, ce sont les patients eux-



mêmes qui lèvent le secret médical. Et comme je n'ai pas le droit de faire de la publicité pour mon cabinet, on ne trouve plus mon adresse aussi facilement qu'auparavant.

**Et vous, êtes-vous intervenu au montage ou durant le tournage?**

– Non, je trouve le film admirable, mais ce n'est pas le mien. J'ai seulement exercé mon métier comme je le fais depuis trente-cinq ans. Si j'avais dû réaliser moi-même *La Consultation*, j'aurais montré tous les gestes de la médecine générale. Je suis un clinicien, j'aime les examens, la palpation, la petite chirurgie. Hélène a choisi un autre aspect de cette médecine, les maladies psychosomatiques, les problèmes de société. Au montage, elle avait d'ailleurs sélectionné quelques séquences plus lourdes. Je me suis permis de lui dire qu'elles me semblaient de trop. Elle a rectifié le tir. Mais c'est ma seule intervention sur le contenu.

**Pourtant, vous non plus, vous n'apparaissez pas toujours sous votre meilleur jour...**

– C'est justement ce qui me plaît dans le film. Je n'ai pas un ego démesuré. Cela ne me dérange pas d'être critiquable. On ne peut être médecin sans engagement personnel. J'assume mon paternalisme, même si c'est vrai que face à cette jeune mère qui n'a pas voulu allaiter son enfant, j'ai peut-être manqué de diplomatie. Mais si j'arrête de dire aux femmes que le lait maternel est meilleur que le lait artificiel – surtout quand on connaît l'emprise de l'industrie dans ce domaine –, je peux changer de métier!

On m'a aussi reproché mon attitude face à ce jeune couple dont la femme veut interrompre sa grossesse. Là, je m'estime inattaquable: c'est mon devoir de l'avertir des risques qu'elle court.

**Votre rôle semble parfois plus proche de celui du psy ou du curé...**

– C'est la raison pour laquelle j'affirme dans le film que la médecine générale est devenue «le cul de l'entonnoir de la société». Souvent, je suis dérouteré et désespéré par les raisons qui conduisent les patients à mon cabinet: certains souffrent d'un divorce, d'autres ont été licenciés.

Qu'est-ce que je peux faire pour eux? Qu'est-ce que la médecine peut faire pour eux? Rien. Mais la dérive actuelle, c'est que la médecine fait croire qu'elle peut les soigner avec des médicaments. Du coup, elle aggrave le cas et devient néfaste. Dans tous les pays libéraux du monde, le médecin est devenu un marchand qui tente de faire tourner sa boutique. Or un marchand ne jette pas dehors ses clients. Ils représentent son gagne-pain.

**Justement, cette femme dépressive qui vous commande ses médicaments comme au supermarché, pourquoi accepter de les lui prescrire?**

– On ne peut pas brutalement dire non à une personne en souffrance. Il faut expliquer et éduquer. Cette scène a fait rire tous les médecins qui ont vu le film. C'est le lot quotidien des généralistes. En fait, je négocie en permanence, parfois pendant plus d'une heure. Je passe mon temps à tenter de «déprescrire» des médicaments. Et j'essaie de gérer avec humanité une situation pour laquelle, je le répète, je n'ai pas de formation.

**Vous vous dites militant de la médecine générale...**

– C'est ma seule vérité. La médecine clinique est en train de disparaître. Les généralistes font encore un peu de psychosomatique, un peu de clinique, ils palpent le foie, regardent le blanc des yeux et écoutent. L'écoute et la clinique règlent 95% des problèmes qui arrivent au cabinet. Mais revenons sur le cas de cette dame qui vient chercher ses médicaments. Il arrivera un moment où, parce qu'elle est dépressive, on lui proposera un scanner cérébral! La médecine technique, basée sur les preuves, ne cherche pas à comprendre les symptômes. Elle les dissèque pour trouver le médicament le plus adéquat, le vendre et enrichir l'industrie de la santé. Nous sommes complètement dépassés par le marché. Il y a dix ans, avec l'hyperspécialisation des médecins en ville, on ne marchait plus qu'à coups de scanners, d'IRM, d'échographies et d'analyses. Aujourd'hui, je suis tout de même un peu moins pessimiste. Il y a une prise de conscience chez les universitaires, les patients et les médecins.

**INDE** «Un Nom pour un autre», chronique émouvante d'une famille entre deux cultures.

## La saga de Gogol

MATHIEU LOEWER

Deux mariages et un enterrement. Il n'en faut pas moins à Mira Nair, cinéaste indienne œuvrant entre Hollywood et sa terre natale, pour dire sur deux générations la difficulté de concilier en soi des cultures qu'a priori tout oppose. C'est le sujet d'*Un Nom pour un autre*, qui accompagne durant vingt ans la famille Ganguli et embrasse ainsi l'histoire des parents comme celle des enfants. L'ampleur de cette approche sert à merveille le propos du film, tout en lui donnant le souffle romanesque et parfois (un peu trop) mélodramatique des grandes sagas. Celles dont les personnages nous semblent si proches pour avoir traversé avec eux les joies et les épreuves de la vie.

**CONTRASTES**

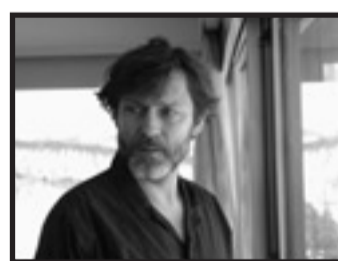
De fait, la réalisatrice du *Mariage des moussons* s'intéresse davantage au déchirement de la mère et à la quête identitaire du fils. La belle Ashima, qui a suivi son mari aux Etats-Unis, ne parviendra jamais vraiment à

s'acclimater. Frigorifiée dans son sari, rebutée par les usages occidentaux, privée des siens, elle a le mal du pays. Le film joue alors sur le contraste entre les couleurs de Calcutta et la grisaille de New York, qui s'atténue au fil du récit jusqu'à voir l'orange vif des feuilles de l'automne américain faire écho à celui d'une fleur flottant sur le Gange: si la mélancolie n'est jamais loin, Ashima trouvera malgré tout son équilibre. Et le fils suit le chemin inverse, du rejet à la réappropriation de ses racines. Baptisé Gogol par son père (en référence à l'auteur russe), il préfère son deuxième nom, Nickhil... abrégé Nicky.

«Accueille la nouveauté, mais n'oublie pas le passé.» Ce conseil à la jeune mariée Ashima à la veille de son départ résume la philosophie d'*Un Nom pour un autre*, que l'on sent nourri par l'expérience personnelle de la cinéaste. Entourée d'excellents comédiens, Mira Nair réalise aussi une heureuse synthèse de son cinéma, à mi-chemin entre le réalisme documentaire de *Salaam Bombay!* (1987) et les fastes de *Vanity Fair* (2004), autant qu'un film émouvant et universel sur la filiation.

**SUISSE • DRAME**

Petit «Ecart»



Antoine (Michel Voïta) a une obsession psychotique: sa femme (Monica Budde) n'est pas sa femme, mais un sosie. Et il compte le prouver. De cette trame-là, Franz-Joseph Holzer, Genevois d'adoption et médecin de formation, a voulu tirer un «thriller psychologique» (façon *Vertigo*) doublé d'un «conte philosophique» (façon *Petit Chaperon rouge*). Mais *L'Ecart*, drame lisse et esthétisant, cherche en vain son rythme sans le suspense de l'un ni la perversité de l'autre. Reste le plaisir de retrouver à l'écran d'excellents acteurs venus du théâtre. Michel Voïta et Monica Budde bien sûr, mais aussi Frédéric Landenberg et Jacques Michel. RBT

PUBLICITÉ

Création

## Maître Puntila et son valet Matti

De Bertolt Brecht / Mise en scène Omar Porras Par le Teatro Malandro

Après la Comédie Française, Omar Porras revient en Suisse avec une mise en scène audacieuse de l'un des plus prestigieux textes de Bertolt Brecht. Une création inédite!



Du 17 au 29 avril à 20h30 (sauf les dimanches à 17h00) Relâche lundi 23 avril

Théâtre Forum Meyrin / T. 022 989 34 34  
www.forum-meyrin.ch  
Service culturel Migros / T. 022 319 61 11  
Stand Info Balexert  
Migros Nyon-La Combe

FORUM MEYRIN

TRIBUNE DE GENÈVE

LAC